

passé ailleurs, l'ordre social y a-t-il gagné? On a dépouillé l'Eglise, on s'est enrichi de ses trésors, et vous pouvez juger aujourd'hui si vous avez éteint et les haines et les convoitises. Certes l'Eglise a plus fait avec sa puissance et sa richesse pour les faibles et les petits, qu'aucun autre pouvoir au monde; elle est pauvre aujourd'hui... Pour ma part, j'en remercie Dieu!

Aidé d'une foule de petits princes, Luther était donc armé contre l'Europe et l'Eglise. Mais ce n'était pas tout de détruire, il fallait organiser. Hé bien, se dit-il alors, nous aurons une société religieuse, nous aurons des dogmes, puisés dans la bible, nous aurons un sacerdoce pour enseigner, et nous éviterons l'abîme du rationalisme par l'Ecriture et l'assistance du Saint-Esprit: nous séparerons les pouvoirs, nous détruirons l'autorité religieuse et politique, et ainsi la liberté de conscience sera fondée. Mais dès ce moment déjà on pouvait lui prophétiser l'insuccès de ses tentatives; on pouvait lui dire: Non, vous n'aurez point de société religieuse; non, vous n'aurez point de dogmes; non, vous n'aurez point de sacerdoce; non, vous n'éviterez point l'abîme du rationalisme; et en croyant fonder la liberté de conscience, vous ne serez que le rénovateur de l'anarchie.—Point de société religieuse; car vous n'avez point de société religieuse; non, vous n'aurez point de dogmes; car le dogme c'est ce qui est donné et reçu, et que l'homme ne trouve pas en lui seul; or, sans l'évidence absolue, que vous n'avez pas dans les mystères religieux, et sans l'autorité, que vous répudiez, il vous sera toujours impossible d'arriver aux dogmes. Vainement vous appuriez vous sur un texte écrit; les uns y verront ce que d'autres n'y verront pas; et puis un livre ne se défend pas lui-même; ce n'est plus qu'une lettre morte quand la parole n'est pas là pour l'interpréter.—Point de sacerdoce; car ce chef, ce ministre que vous avez fait, il ne peut invoquer comme autorité ni son âge, ni ses lumières, ni sa science; il n'a le droit d'imposer ses opinions à personne, puisqu'il n'interprète que la Bible est facultative et qu'elle appartient à tous comme à chacun. Loin d'éviter l'abîme du rationalisme, vous le creuserez plus avant, et voilà tout. Jusque-là, on était convaincu que la force résidait dans l'autorité spirituelle la plus radicale; vous l'avez détruite, et à sa place vous avez mis la protestation; vous avez proclamé l'indépendance de la raison individuelle, vous l'avez assise sur l'autel et vous l'adorez... Ah! vous donnez au rationalisme une plus large part que jamais; et il sortira de vous un rationalisme haineux et destructeur.—Vous ne fonderez pas non plus la liberté sociale; car cette liberté doit essentiellement reposer sur des lois humaines justes, c'est-à-dire, conformes aux lois naturelles et divines. Il faut dès lors à ces lois une sanction et une autorité; elles ont besoin d'être défendues non par les armes, mais par un sacerdoce de paix, dont la médiation soit efficace, et qui soit prêt non pas à tuer, mais à se faire tuer pour elles et pour vous. Or, ces lois fondamentales, vous les abandonnez à l'interprétation de chacun n'est-ce pas d'avance en faire le jouet des caprices et des passions de la multitude? N'est-ce pas dire, comme en Angleterre: Le parlement peut tout, même le mal, même l'injuste? Qui ne voit qu'avec une pareille doctrine vous faites un horrible péle-mêle de tous les éléments sociaux: riches et pauvres, faibles et puissans, rois et peuples, vous entassez tout cela confusément comme une gigantesque montagne qu'on voit grossir avec le volcan qui la soulève, en attendant l'heure fatale de l'explosion: et qui en répondra devant Dieu?... Vous, Luther!

Nous l'avons dit déjà, c'est l'histoire qui juge de tout; et le fait est le jugement souverain dont il n'y a pas d'appel.—Au point de vue de la ruine et de la destruction, rien de plus puissant que cette œuvre de Luther; et l'on put, de son temps, s'y laisser prendre, à certains appâts, séduit qu'on était par le prestige du moment. Mais la réalisation est venue faire tomber le voile et dessiller les yeux; voyons-là donc: aux raisons métaphysiques à l'aide desquelles nous avons démontré la stérilité de son système, ajoutons le contrôle de l'histoire.

A peine Luther avait-il posé les bases de sa doctrine, que surgirent à côté de lui d'autres sectaires, organisant à leur tour, chacun à sa manière, la révolte religieuse contre Rome. Zwingle, Calvin, Henri VIII, jetèrent bientôt la division dans le camp protestant; et déjà une première réunion à Augsbourg, où les novateurs ne purent s'entendre, avait constaté leur impuissance à formuler une profession de foi acceptée de tous, quand un siècle plus tard, pour se rattacher à quelques lambeaux d'unité, au milieu de la division toujours croissante des esprits, les plus éclairés d'entre eux déclarèrent qu'il suffisait de croire certains points fondamentaux, tels, par exemple, que la divinité de Jésus-Christ. Mais cela ne tint pas, car du temps de Bossuet, on vit Socin opposer aux théories de ses prédécesseurs, une négation complète. Enfin, de proche en proche, on en est venu à faire aujourd'hui du protestantisme une affaire de cœur entre l'homme et l'Evangile, en définissant la religion un échange de sentimens entre l'homme et Dieu. Or, malgré la satisfaction qu'on peut trouver à s'y réfugier, quoi de plus vague et de plus insaisissable que le sentiment! c'est de l'individualité, rien de plus. Est-ce avec cela qu'on arrivera à fonder une société? Non assurément; chacun peut louer un temple et des chaises, et prêcher ses idées, en attendant que d'autres docteurs aussi éphémères lui succèdent. On tombe ainsi dans l'opinion; dans le parti, et l'on en subit les vicissitudes ou les caprices. Il n'y a pas de protestant qui, le lendemain, ne puisse abdiquer ses croyances de la veille; livré à l'inconstance de sa raison individuelle, il peut, à son gré, croire aujourd'hui ce qu'il ne croyait pas hier. Le catholique, au contraire, admet et respecte le dogme; qu'il regarde comme au-dessus et en dehors

de lui. La pire de toutes les opinions, c'est donc l'opinion religieuse; c'est tout ce qu'il y a de plus instable au monde.

Sans société et sans dogme, le Protestantisme a-t-il du moins un sacerdoce?—Ah! le prêtre catholique monte à l'autel pour immoler la victime sans tache; mais ils ont détruit, eux réformateurs, le prêtre, l'autel et le sacrifice! la confession, cette école de la confiance de l'âme à l'âme, ils l'ont anéantie: le célibat, cet état d'abnégation, où l'homme sans femme et sans enfans, se dévoue librement à la grande famille de l'humanité, ils n'en ont point voulu; ils l'ont flétri, parce qu'ils ne se sont pas sentis capables d'en porter le poids! Mais y a-t-il une gloire qui soit sans un fardeau et sans un combat?—Voyez leurs essais, au loin, dans les missions: ils se sont montrés là dépouillés de tout ce qui peut inspirer aux peuples de la confiance et de l'amour. Ils n'ont plus pour eux que leur opposition à l'église catholique, et c'est encore nous qui les soutenons en leur donnant une ombre d'existence!—Il y a dans l'agonie d'une religion aussi bien que dans celle d'un individu, un dernier jet, comme une dernière hardiesse de la vie: eh bien! qu'ont fait, de nos jours, les protestants, qu'ont-ils tenté à Jérusalem?—Ah! ils ont envoyé sur le tombeau de Jésus-Christ... un évêque marié!...

Ont-ils évité le gouffre du rationalisme? jamais il n'y a eu autant de rationalistes que depuis 300 ans... N'est-ce pas en Angleterre et en Allemagne, à Londres comme à Berlin, que nos adversaires vont emprunter des armes, contre nous? Voilà donc deux pays protestans, qui, au lieu d'éteindre le rationalisme, en sont eux-mêmes les foyers.

Qu'ont-ils produit, en fait de liberté politique? ici, nous n'insisterons pas; il y a des plaies qu'il faut voiler aux regards. En proie à deux impulsions contraires, l'Europe accomplit un douloureux travail entre l'anarchie et le despotisme sans bornes; et ce lamentable état, il vient de ceux qui ont sapé l'élément de l'autorité. Malheur à vous qui avez anéanti le médiateur naturel entre les rois et les peuples! car, lorsque petits et grands, riches et pauvres se sont trouvés face à face, alors de tristes choses se sont passées. L'histoire dit tout cela, et, par respect pour les maux du monde, je consens à m'en taire.

Or, Luther vit ce lugubre spectacle se dérouler sous ses yeux; la tristesse le gagna, l'amertume empoisonna ses derniers jours, il tomba dans une profonde mélancolie où il s'éteignit, fatigué de lui-même et des autres. Alors ce n'était plus ce fougueux jeune homme qui lançait la menace ou le défi à ses antagonistes avec une éloquence à la fois triviale et sublime; ce n'était plus le sectaire superbe qui pouvait redire à son tour l'imprécation de Camille:

Rome, l'unique objet de mon ressentiment,
Rome enfin que je hais!.....
Puisé-je, de mes yeux, y voir tomber la foudre,
Voir ses maisons en cendre, et ses lauriers en poudre.
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seul en être cause, et mourir de plaisir!

Mais il ne mourait pas de plaisir; il mourait comme le vieux Marius, sans remords, il est vrai, mais parce qu'il ne pouvait plus même connaître le remords. Le chagrin et la détresse l'avaient miné; il y a une misère extérieure qui est le châtimeut visible de la misère intérieure.

Par suite de cette catastrophe, la plus grande qui ait jamais éclaté, il se fait dans le monde un mouvement de décomposition et un mouvement parallèle de reconstruction. Ce dernier aura-t-il le dessus? Nous n'en savons rien; mais nous vous convions à y travailler généralement. C'est quand le feu a été mis dans les fondemens du temple et du trône qu'il est beau de se dévouer. Alors l'imminence du péril stimule et centuple les courages: c'est l'époque des grands hommes et des grands cœurs, et il y en a parmi vous! Ah! donnez votre pierre à ceux qui travaillent; unissez vos mains à toutes ces mains amies, à tous ces hommes forts et patients qui reconstruisent laborieusement l'édifice à la sueur de leurs fronts! *L'Espérance.*

NECROLOGIE.

Nous reproduisons du *Canadien*, à la demande de son auteur, la communication suivante:

La paroisse de St. Gervais et le pays en entier ont à pleurer la mort d'un bon prêtre et d'un bon citoyen. Déjà mille et mille voix se sont élevées pour déplorer une perte si sensible: à nous de dire ce que fut Messire MICHEL DUFRESNE. La tâche est peut-être au-dessus de nos forces, autant qu'elle est hardie; mais nous ne pouvons nous refuser le plaisir d'exprimer notre admiration pour ce vénérable prêtre, et si notre notice n'est pas marquée au coin de la stricte érudition, elle aura toujours pour appui le sentiment et la reconnaissance qui plaideront en sa faveur.

Déjà les journaux ont annoncé le fatal accident qui a privé la paroisse de Saint Gervais d'un pasteur fidèle autant que zélé, et le pays d'un de ses plus beaux ornemens.

Avant d'entrer dans la faible esquisse que nous voulons donner de l'homme dont nous déplorons aujourd'hui la perte, qu'il nous soit permis de rendre compte du sentiment qui a animé toute la paroisse et les paroisses voisines, alors qu'il s'agissait de rendre aux restes de cet homme vertueux, les hommages dus à son mérite. Dès la nouvelle du sinistre une foule immense s'était transportée sur les lieux qui venaient de ravir à la paroisse celui qu'elle chérissait et qu'elle entourait de son amour. La tristesse, nous dirions, le désespoir peints sur toutes les figures, proclamaient la perte que nous venions de faire; perte irréparable, vide immense et qu'on ne verra peut-être